

Savant et engagé : Alban Bensa (1948-2021)

PAR PIERRE BENETTI ET TIPHAINE SAMOYAUULT (EN ATTENDANT NADEAU)
ARTICLE PUBLIÉ LE LUNDI 11 OCTOBRE 2021



L'anthropologue Alban Bensa © capture d'écran YouTube

Alban Bensa ne se sentait jamais aussi heureux que lorsqu'il n'était pas chez lui ; ce déplacement, loin d'être un exotisme, s'accompagnait d'une conscience aiguë des rapports de pouvoir et des hiérarchies entre les récits produites par l'histoire. L'anthropologue, disparu le 10 octobre, a longtemps travaillé en Nouvelle-Calédonie, où il s'était pleinement engagé pour l'indépendance et les droits du peuple kanak.

Déplacement, dès le départ : l'aîné de deux frères, né le 18 septembre 1948, passe son enfance ballotté d'un monde social à un autre par le divorce de ses parents — son père est issu d'une petite bourgeoisie commerciale, sa mère fréquente un milieu artiste de Saint-Germain-des-Prés. Mais il s'inscrit dans le monde avec la grand-mère à laquelle il a été confié, à La Grande-Paroisse, un village de Seine-et-Marne. L'influence de cette femme hors du commun, ancienne résistante, grande lectrice et esprit indépendant, passée du catholicisme au communisme, aura une influence décisive sur le futur chercheur.

Décentrement, aussi, à l'écoute d'autres langues, l'allemand que parle son père depuis l'internement dans les camps de prisonniers, ou le breton entendu chaque été à Ouessant. Décentrement, encore, avec l'observation, très tôt, du travail et de la vie quotidienne dans la ruralité bretonne et insulaire ; puis avec l'expérience de l'immersion, lorsque le Français

de onze ans vit ce qu'il nommera plus tard, avec amusement, sa « *première situation ethnographique* », dans une famille allemande de Düsseldorf.

Sur mediapart.fr, un objet graphique est disponible à cet endroit.

Dans la jeunesse solitaire et recluse à Issy-les-Moulineaux, c'est la lecture qui décentre et devient, entrecoupée de la passion pour le rugby, un véritable travail, de l'émerveillement devant Pascal à l'attrait des romanciers.

Mais ce sont d'autres livres qui bousculent les traditions : ceux des ethnologues, comme *Nous avons mangé la forêt* de Condominas (1957), fournis par un érudit croisé à Saint-Germain. Le mot ethnologie apparaît pour Alban Bensa dans *Le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase* de Mircea Eliade (1953). Comme Jean Bazin (1941-2001), avec lequel il traduira *La Raison graphique* de Jack Goody (Minuit, 1978), le jeune homme se dirige vers cette discipline encore très jeune, excroissance de la philosophie et de la sociologie, qui permet un rapport au savoir hors de la bibliothèque. Après un bac littéraire au lycée Michelet de Vanves, il choisit la licence de sociologie, option ethnologie. L'observation empirique prend forme dans une première enquête sur des guérisseurs du Perche, puis au cours d'un grand voyage en Indonésie, effectué à peine Mai 68 passé, qui donnera lieu à un premier livre, *Le Sacré à Java et à Bali* (1969).

Assistant de fac au milieu d'émules du maître structuraliste, lui voudra faire de l'anthropologie « *après Lévi-Strauss* » (titre d'un de ses livres paru chez Textuel en 2010) et l'enseignera à partir de 1990 à l'École des hautes études en sciences sociales.

Alban Bensa construira patiemment cette anthropologie critique et réflexive, renonçant définitivement à la séparation de la discipline avec l'histoire, de manière pratique puisque les récits, les généalogies et les mythes collectés d'année en année sont systématiquement restitués au peuple kanak, ou plus théorique, à travers ses nombreux essais, dont *La Fin de l'exotisme* (Anacharsis, 2006).

Lié à d'autres chercheurs comme André-Georges Haudricourt et Jean-Claude Rivierre, rencontrés dans les séminaires de l'École pratique des hautes études,

Alban Bensa tenait, contrairement aux définitions de Lévi-Strauss, à relier ethnologie, ethnographie et anthropologie. « *Si l'ethnologue tente de comprendre des situations différentes de chez lui, l'ethnologue est capable d'en faire partie s'il s'en donne les moyens (notamment s'il apprend la langue de ses interlocuteurs), tandis que l'anthropologue se demande : qu'aurais-je fait à leur place ?* », nous disait-il dans un entretien en 2018.

Mais c'est aujourd'hui presque devenu un lieu commun que de dire que l'anthropologie à laquelle Alban Bensa a grandement participé s'est affranchie du modèle primitiviste d'observation des cultures autres et qu'elle ne se donne plus comme programme de reconstruire idéalement des mondes censément stables et souvent pré-coloniaux. Non seulement Alban Bensa s'est montré précurseur dans l'avènement d'une nouvelle anthropologie transdisciplinaire qui s'intéresse aux phénomènes historiques et aux acteurs en situation ; il a aussi fait de cet intérêt un combat politique.

Prenant à son compte la réflexion de Jean-Marie Tjibaou qu'il citait très souvent (« *notre identité est devant nous* »), Alban Bensa a mis du temps dans son observation et il a redonné aux Kanak leur temps dont ils avaient été doublement privés : par la colonisation, puis par l'enfermement dans le mythe. Même lorsque ses interlocuteurs à Koohnê lui font part de leur croyance et de leur récit, il comprend qu'il serait erroné de rattacher ceux-ci à de la pensée sauvage. La façon dont on raconte est toujours stratégique, et sert un but ici et maintenant, en l'occurrence la revendication d'autonomie économique et politique. On en rend mieux compte sous la forme de la chronique (*Chroniques kanak : l'ethnologie en marche*, 1995) que sous celle du découpage structural.

Alban Bensa arrive en juillet 1973 en Nouvelle Calédonie, il y revient deux ans plus tard. Il n'était pas encore spécialiste du monde kanak mais il avait appris l'une de ses langues, le paicî.

Parler à l'autre dans sa langue est déjà une façon de résister à l'oppression coloniale, c'est refuser de le « traduire », de le réduire ou de se l'approprier. En

collectant et en transcrivant des récits dans la langue même où ils sont nés, on peut en saisir les nuances et les différentes strates de mémoire. Alban Bensa a d'ailleurs presque toujours co-signé ses livres avec ses amis ou frères kanak (on lui a vite donné un statut généalogique dans le clan pour le faire entrer dans le système très codé des relations sociales) : *L'Histoire d'une chefferie kanak, 1740-1878*, avec Atéa Antoine Goromido en 2005 (éditions Karthala) et surtout le chef-d'œuvre de 2015, *Les Sanglots de l'aigle pêcheur. Nouvelle-Calédonie : la guerre kanak de 1917*, cosigné avec Yvon Kagué Goromoedo et Adrian Muckle (éditions Anacharsis).

C'est d'ailleurs lui qui a été à l'initiative de la généralisation par les chercheurs et les linguistes de la graphie « kanak », reprise par les autochtones pour résister à la réduction opérée par la francisation en « canaque ». Car kanak est à l'origine un terme hawaïen qui désigne les hommes et pas seulement les premiers habitants de la Nouvelle-Calédonie.

Jusqu'à l'accord de Nouméa de 1998, Alban Bensa ne dissociera jamais son engagement politique de son travail de chercheur. Durant ses nombreux séjours (qui durent chacun entre six mois et deux ans), il écoute, il recueille, il dessine des généalogies, il établit des cartes, il associe des noms de clans à des terres, il fait la coutume (système traditionnel du don), il lutte avec les Kanak pour que des terres expropriées soient rendues, pour la reconnaissance de l'antériorité territoriale et pour l'organisation d'une co-existence entre les communautés. Il est de toutes les manifestations pour s'opposer à ce qu'il considère alors comme un véritable apartheid colonial.

Quand il est à Paris, il alerte les médias et l'opinion sur la nécessité de défendre le projet d'indépendance, contre la politique du ministre Bernard Pons qui ne faisait qu'appeler la violence, puis au côté de Michel Rocard pour avancer vers un accord de souveraineté, conseiller de nombreux hommes politiques de gauche pour la réflexion sur les termes de l'accord. En 2019, il signait **une tribune dans *Libération* aux côtés**

d'autres intellectuels en faveur de l'indépendance de la Nouvelle-Calédonie, convaincu de sa nécessité historique.

Jusqu'au bout, Alban Bensa aura suivi l'évolution politique et sociale de l'île, lui-même plusieurs fois écouté par le gouvernement français au moment des référendums de 2018 et 2020. Son dernier voyage remontait à mai 2019, dans le but d'un ouvrage réalisé à partir de documents écrits et sonores en langue cèmuhî qu'il devait conduire sur quatre ans.

La retraite et les confinements successifs en Bretagne lui avaient permis de redécouvrir toute une matière ethnographique non traitée, dont débordent les nombreux carnets de terrain et enregistrements qu'Alban Bensa laisse derrière lui. Son dernier article paru dans *En attendant Nadeau* parlait d'un des mondes de son enfance, la Bretagne rurale (**à retrouver ici sur Mediapart**). Son ultime texte, rassemblant des « notes de terrain en Nouvelle-Calédonie », vient de paraître dans la revue *Sensibilités* (« La monnaie kanake est une personne »).

Paul Néaoutyine, chef du Parti de libération kanak (Palika) et de l'Union nationale pour l'indépendance (UNI), élu de l'Assemblée de la Province Nord et du Congrès ainsi que maire de Poindimié, a rendu hommage dès dimanche à ce « *pilier de la solidarité avec le peuple kanak* » : « *Alban était un juste.* »

Boîte noire

Pierre Benetti et Tiphaine Samoyault ont côtoyé de longues années Alban Bensa à *La Quinzaine littéraire* et à *En attendant Nadeau*. Ils ont mené en 2018-2019 des entretiens audio avec lui qui éclairent son parcours et son travail d'anthropologue et destinés à une publication sous forme de livre.

Dans le cadre d'un partenariat, l'équipe de la revue numérique **En attendant Nadeau** publie régulièrement sur Mediapart un article. Retrouvez **ici** la présentation détaillée de cette collaboration par François Bonnet (Mediapart) et Jean Lacoste (En attendant Nadeau). Et **là** les différentes contributions d'En attendant Nadeau sur Mediapart.

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Direction éditoriale : Carine Fouteau et Stéphane Alliès

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, François Vitrani. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart, Société des salariés de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.